

MONTREAL D'AUDE, UNE AUTRE COLLINE INSPIREE ?

Cette sympathique bourgade entre Pyrénées et montagne noire a la particularité d'avoir vu naître trois facteurs d'orgues. Et c'est en faisant des recherches sur l'un d'eux, Théodore Puget, que nous sommes tombés sur les actes des deux autres : Augustin (°1784) et Martin (°1785) Cavaillé fils de Jean Pierre Cavaillé et de Marguerite Fabri (sic). Ayant fait une étude sur Cavaillé Coll, (voir notre ouvrage « Cavaillé Coll mode d'emploi » paru en 2014) nous connaissions ce détail mais n'avions jamais vu les actes. Augustin et Martin sont les demi frères de Dominique et Marie Françoise Cavaillé issus du premier mariage de Jean Pierre avec Maria Francisca Coll.

Montréal possédait dans sa Collégiale un instrument du au facteur Pierre de Montbrun, élève de Mouchereau, élaboré en 1739 et jamais vraiment terminé.

L'existence d'un tel instrument peut être justifié, en dehors de toute considération monétaire, par la présence du canal du midi, voie navigable d'un grand intérêt régional, construit entre 1666 et 1681 ce qui fut une prouesse. Norbert Dufourcq prétend, probablement à juste titre, que tous les plus beaux instruments des XVII et XVIIIèmes siècles se trouvent à proximité de voies navigables (fleuves ou canaux).

En 1783, le chapitre de la Collégiale désire refaire la voûte et compléter l'orgue. Il décide donc le transfert de tous les offices à l'église des Carmes de Montréal.

Avant de continuer, il nous faut rappeler que les Cavaillé font partie de ces facteurs dits « itinérants » c'est à dire qu'ils n'ont pas d'atelier fixe. Cette situation leur permit de passer la révolution française sans trop de casse en s'expatriant en Espagne dans un premier temps puis revenant en France, la terreur passée et le Concordat en place. Ce retour au pays sera précipité par les visées hégémoniques sur l'Espagne de Napoléon 1^{er}.

A cette époque Jean Pierre Cavaillé est dit de Castelnau. Si effectivement il venait d'en construire l'orgue, y habitait-il vraiment ? On peut en douter puisque ses deux derniers enfants sont nés à Montréal pendant la période de reconstruction de l'orgue.

Comment fonctionnaient nos facteurs itinérants ?

Ils négociaient la construction d'un orgue avec les chapitres, à ces derniers de fournir le plus souvent les matériaux. Les facteurs quant à eux fournissaient leur propre main d'œuvre et celle trouvée sur place (sculpteur, menuisier, ébéniste, charpentier, serrurier...). Ceci est important pour ce qui va suivre.

Jean Pierre Cavaillé arrive donc à Montréal avec probablement comme « compagnon » son fils aîné Dominique qui a 12 ans, âge où à cette époque on était apprenti. On peut considérer que Dominique fit son apprentissage sur la totalité du

chantier de Montréal. Nous pouvons penser sans trop nous tromper que Jean-Pierre avait pris comme collaborateur le parrain de son fils Augustin un certain Guillaume Restonil, sculpteur de St Papoul (bourgade proche de Montréal) pour agrandir le buffet existant et non terminé de Pierre de Montbrun

La marraine d'Augustin est une certaine Catherine Pech. Ces parrain et marraine ne sont pas sollicités par hasard. Jean-Pierre n'a pas de famille sur place pour remplir ces fonctions, elles ne peuvent donc être proposées qu'à des proches. Nous avons donc cherché le mari de Catherine Pech qui est François Sirven (°1744) et qui lui est serrurier. Voilà donc tout trouvé le serrurier du chantier qui ne poursuivra pas sa carrière organistique puisqu'on le trouve sur Montréal jusqu'à son décès. Comme on refait la voûte de la Collégiale en même temps que l'orgue, il n'était peut-être pas si facile de travailler *in situ*. Il fallait donc un atelier. Et là, une autre précision s'impose. Le grand père de Théodore Puget, Arnaud Puget (1742 - an 9) est menuisier, tourneur et chantre de la Collégiale. Le père d'Arnaud (arrière-grand-père de Théodore) Jean Puget (1707-1759) avait lui aussi un atelier de menuiserie qu'il légua à ses deux fils Pierre, (°1740) lui aussi tourneur sur bois et menuisier, et Arnaud. Nous voilà donc en 1783, Arnaud au chômage de son deuxième métier de chantre et qui ne peut que proposer son atelier à Jean-Pierre en plus de ses bras (à défaut de ses cordes vocales !) Il y a donc de fortes présomptions pour que Arnaud (voire son frère Pierre) ait lui aussi participé à la reconstruction de l'orgue. Par contre il n'a pas pu influencer son petit-fils sur la voie de la facture puisqu'il est décédé l'année de la naissance de Théodore. Influence qui est peut-être venu du grand-oncle Pierre dont nous n'avons pas trouvé l'année de décès. Ce qui est certain c'est qu'un atelier de menuisier existait toujours dans la famille Puget chez des petits cousins de Théodore à une période à cheval sur les XVIII et XIXèmes siècles.

Ce lien entre les Cavaillé et les Puget nous semblent intéressants. Même s'il ne faut y voir aucun lien de cause à effet, ce devait être un honneur dans la famille Puget d'avoir participé à la reconstruction d'un instrument qui fut le joyau de la région et qui l'est toujours, même avec les transformations des XIXème et XXèmes siècles.

Les parrain et marraine de Martin Cavaillé ne nous apportèrent rien de nouveau puisque ce furent ses demi-frère et sœur, Dominique et M. Françoise.

Nous allons aborder maintenant le personnage qui fut dès le début l'objet de nos recherches : Théodore Puget.

Les divers rédacteurs qui ont fait des études sur ce facteur hors du commun avouent leurs méconnaissances sur les débuts de notre homme. Nous pensons apporter humblement notre pierre à l'édifice de la connaissance en rectifiant des erreurs qui font leur chemin sur la toile et sont même reprises par Wikipédia.

Nous avons remonté la généalogie de Théodore jusqu'au début du XVIIe siècle. Nous avons des incertitudes sur la fin du XVIème car il y a pléthore de Guillaume issus de pères différents qui compliquent les filiations. Un bon généalogiste doit s'abstenir de communiquer des informations incertaines. Citons dans l'ordre les ascendants de Théodore : Guillaume jeune (v.1630-1698), Jacques (1671-1729)

retorseur (avant dernier d'une fratrie de neuf enfants), Jean (1707-1759) menuisier, Arnaud (1742- an 9) tourneur, menuisier et chantre de la Collégiale, François (1771-1831) tailleur d'habit qui épouse en 1797 Catherine Boyer elle-même couturière. François et Catherine ont eu six enfants dont Théodore fut le seul enfant mâle survivant. Sur ses quatre sœurs, une seule, Hélène Geneviève (°1797) (couturière elle aussi) se maria avec un certain François Berger, (perruquier). Il y avait toujours à Montréal des descendants de cette branche à la fin du XIXème siècle.

La présence des Puget est avérée à Montréal dès le début du XVIIème. Mais d'où viennent-ils et quelle est l'étymologie de leur patronyme ? C'est souvent le lieu de provenance qui crée le patronyme (mais aussi le Saint de la paroisse - ce qui explique que Martin soit le premier patronyme de France -, le métier, les particularités physique etc..) Il se trouve qu'à quelques kilomètres de Montréal un hameau d'Alzonne s'appelle « Le Puget ». Des Puget étaient d'ailleurs assez nombreux à Alzonne. Il y a encore un très vieux bâtiment, genre bâtisse fortifiée dans ce hameau qui a pu connaître des ancêtres Puget. Ce ne sont que des hypothèses.

Revenons à Théodore. Tout d'abord sa date de naissance qui « traîne » partout est erronée. C'est le problème avec les supports modernes. Lorsqu'une information est erronée dès le départ elle est cependant reprise par tous les chercheurs suivants qui font confiance sans contrôle des sources.

Théodore est né à Montréal le 17 pluviôse an 9 ce qui correspond au 6 février 1801. Son père est donc tailleur d'habits (et non professeur de musique). Nous n'avons jamais trouvé cette dernière spécialité dans aucun document. Il est d'une fratrie de six enfants dont lui seul et sa sœur Hélène Geneviève eurent une descendance. En 1824 il épouse à Lagrasse, Louise Mossel née en 1802 (an 12) fille de Jean- Baptiste, perruquier. Théodore est dit « organiste » et domicilié à Montréal.

Le couple Théodore et Louise s'installe immédiatement à Fanjeaux, village à proximité de Montréal et c'est là que naissent six des neuf enfants du couple :

- François Fanjeaux 1825, Montpellier 1854
- Jean-Baptiste Fanjeaux 1826, dit Baptiste + 1899
- André Julien Fanjeaux 1829, Fanjeaux 1830 (déclaré Olivier à son décès)
- M. Cath Louise Fanjeaux 1831,
- Jeanne Joséphine Fanjeaux 1832, + 1901
- Maurice Étienne Fanjeaux 1835, épouse M.Louise Rey en 1864
- Eugène Germain Lagrasse, 1838, Lavelanet 1892
- Jean- Ernest Gustave Toulouse, 1840,
- J.- Bte Fçois Ernest Toulouse, 1849, épouse Zélie Raynaud

Nous pensons que si Eugène Germain est né à Lagrasse c'est que Théodore avait déjà quitté Fanjeaux pour s'installer à Toulouse et qu'il avait envoyé son épouse dans sa famille pour plus de commodité, le temps d'une installation définitive.

Nous n'aborderons pas le devenir de tous ses enfants, leur parcours est

largement mentionné sur les sites internet et les revues spécialisées.

Intéressons-nous surtout au parcours de Théodore qui est dit autodidacte. D'autres chercheurs avant nous lui ont trouvé des occupations d'organiste. C'est si vrai qu'à la naissance de tous ses enfants à Fanjeaux il est mentionné comme organiste et horloger (jamais facteur).

Il a pu vivre de son art jusqu'à son mariage en 1824 mais à Fanjeaux, avec l'arrivée de tant d'enfants ce devait être impossible. Il fallait donc une occupation annexe et l'horlogerie en était une excellente pour qui avait le sens de la mécanique et des connaissances d'ébéniste.

Que les choses soient claires : Théodore n'a jamais construit d'horloges pas plus que les autres horlogers de France de l'époque (et c'est toujours d'actualité) L'intégralité des horloges était fabriquée dans le Jura dans trois fabriques au plus. Les horlogers commandaient les horloges (deux modèles sont connus ce qui permet de différencier les époques) Plusieurs décors autour du cadran étaient proposés et la signature si le revendeur le désirait. Les horloges étaient expédiées le plus souvent par chemin de fer quand celui-ci fut opérationnel. Le revendeur fabriquait ou faisait fabriquer les caisses. Gageons que Théodore les fabriquait lui-même. Ce commerce ajouté à l'entretien des horloges existantes fut certainement un appoint financier non négligeable. Nous avons pensé un moment que Théodore avait appris l'horlogerie auprès de la famille Nègre de Montréal, famille alliée aux Puget. Notre soupçon était basé sur la présence d'un horloger Nègre de Castelnaudary. Nous avons rendu visite à ce dernier qui nous a assuré que sa famille venait des Cévennes et non pas de Montréal. C'était donc une fausse piste mais qu'il fallait exploiter.

Il est plus difficile de cerner la formation purement organistique de Théodore. On peut penser que le travail du bois fut appris dans le cadre familial puisque, nous l'avons vu, il existait un atelier familial. Mais pour le reste, fabrication des tuyaux, élaboration des sommiers, mécanique etc. ça ne s'invente pas ! Bien sûr, Théodore devait connaître par cœur l'intérieur des orgues de Montréal, Castelnaudary, St Félix de Lauragais, etc ... mais de la théorie à la pratique il y a une marge non négligeable. La première piste de sa formation qui a d'ailleurs été suggérée par d'autres avant nous est la piste Prosper Moitessier.

Prosper Moitessier est né à Carcassonne en 1807. De 1820 à 1825 il fait son apprentissage à Mirecourt, fait quelques stages chez des facteurs parisiens puis revient à Carcassonne de 1826 à 1830. Il s'installe ensuite à Montpellier où il décède en 1867. Si Théodore prend des cours de facture chez lui, ça ne semble possible que lorsque Prosper est à Carcassonne donc après son mariage. Ses métiers d'organiste et horloger devaient lui laisser assez de temps pour se rendre à Carcassonne à une portée de canon de Fanjeaux. Montpellier, à deux heures d'autoroute aujourd'hui reste assez improbable. Peut-être l'a-t-il suivi sur des chantiers ? Aucune option n'est à écarter. Autre piste, l'intervention d'un certain Sieur Cabias à Montréal en 1820. A cette date, Théodore habite toujours Montréal et il serait impensable qu'il n'ait pas

rencontré ce Sieur Cabias. Il lui aura au minimum tenu le clavier à la Collégiale !

Nous avons pensé pendant un temps que le Sieur Cabias et l'abbé Jean Louis Cabias étaient une seule et même personne. Il n'en est rien. Grâce à Denis Havard de la Montagne, nous avons découvert que le Sieur Benoit Cabias, (v.1780-1871), venait de l'Oise près de Noyon et qu'après moult péripéties, il est arrivé à Carcassonne où il a ouvert (ou repris ?) un magasin d'instruments de musique « où l'on trouvait les meilleurs harmoniums parisiens » Il connaissait aussi l'orgue, le piano, la lutherie et gagnait donc sa vie en vendant des instruments, en louant probablement et en entretenant ceux qu'il maîtrisait le mieux.

Reste le cas de Piantanida sur lequel nous nous sommes penché car la « rumeur » le disait collaborateur de Puget. Nous pensons qu'il n'en est rien même si les deux hommes devaient forcément se connaître.

Ludovico Giuseppe Andréa Piantanida est né le 12 mars 1773 à Samarate (duché de Milan). Ses premières réalisations en Italie et dans le sud-est de la France semblent des réussites. Sa notoriété l'amène en Avignon où il travaille de nombreuses années sans donner de réelles satisfactions et il a la réputation de ne pas terminer ses chantiers. En 1826, il est obligé de quitter la cité papale et en 1827 on le trouve à Rodez pour signer un contrat de construction d'un orgue pour l'église St Amans de cette ville. En 1836 le travail n'est toujours pas terminé et les fabriciens « s'énervent » ! Puis plus de nouvelles de notre homme jusqu'à son décès le 20 mars 1851 à l'hospice de Rodez. Cette même année, on demande à Théodore Puget une expertise de ce qui a été réalisé à St Amans par Ludovico. Si véritablement les deux hommes avaient été associés, aurait-on demandé une expertise à l'un d'eux ? Et si cette collaboration avait existé, gageons que compte tenu de la probité de Théodore, l'instrument aurait été terminé. Piantanida avait 54 ans lorsqu'il a signé le contrat de St Amans ce qui, à l'époque, était déjà un bel âge. Était-il fatigué par une longue vie itinérante ? A-t-il véritablement collaboré sur d'autres chantiers avec Théodore ? Mystère à éclaircir.

En tous cas la fameuse phrase dite par Ludovico mourant dans les bras de Théodore, rapportée par Maurice Puget, dernier de la dynastie, « ainsi meurent les artistes » semble bien une belle légende romantique. Ludovico a pour témoins qui ont signé l'acte de son décès le portier de l'hospice et un agent de police.

Il nous faut aborder le cas des Borrel père & fils.

On ne connaît pas de collaboration officielle entre eux et Théodore mais vue la proximité de leurs lieux d'habitation, ils se connaissaient forcément. Vincent, le père est cordonnier à Villasavary, village voisin de Fanjeaux. Selon l'inventaire il faisait quelques travaux sur les orgues de la région. Un cordonnier savait travailler les peaux. Donnait-il des coups de main à Théodore dans la confection de souffleries ? (Nous n'avons pas trouvé les dates °/+ de Vincent). Le fils Jean-Baptiste Barthélémy (1820-1870) était instituteur et on sait par l'inventaire qu'il « bricolait » aussi dans les orgues de la région à une époque où Théodore avait déjà rejoint Toulouse. C'est

certainement lui qui a entrepris les modifications de l'orgue de Villasavary que des confrères éclairés attribuent à Théodore comme œuvre de jeunesse. Modifications « bricolage » jamais terminées peut-être par le décès prématuré de Jean-Baptiste. L'inventaire attribue avec prudence la paternité de quelques orgues de la région aux Borrel. Au vu du travail réalisé à Villasavary, nous doutons que les Borrel aient construit des orgues entièrement.

Il nous faut conclure en esquissant un scénario possible du cursus de Théodore :

- Il naît à Montréal en 1801
- Dès son plus jeune âge ses parents lui font prendre des cours de musique et d'orgue
- Conjointement à la musique il apprend l'ébénisterie dans l'atelier familial,
- Il devient officiellement organiste et professeur de musique. Il est nommé à Lagrasse où il rencontre sa future épouse,
- En 1824 il se marie à Lagrasse mais n'y reste pas, s'installant à Fanjeaux comme organiste et horloger. Son premier fils y naît en 1825.
- De 1826 à 1830, en plus de ses occupations à Fanjeaux il consolide ses connaissances chez Moitessier à Carcassonne ou sur des chantiers de celui-ci.
- A partir de 1831 il se lance dans la fabrication de petits instruments (Villasavary ?) tout en gardant ses métiers d'organiste et horloger.
- Vers 1837 les aînés de ses enfants sont formés comme organiste et facteurs
- En 1838 il est coopté par l'abbé Larroque pour monter des orgues « Milacor » mais l'abbé a besoin d'un représentant à Toulouse et Théodore cherche à s'y installer. C'est à cette période que Théodore envoie son épouse dans sa famille de Lagrasse où naît son septième enfant.
- A partir de 1839/40, vue la fragilité des orgues « Milacor », Théodore arrête sa collaboration avec l'abbé Larroque et s'installe définitivement à Toulouse. Commencera alors la fabrication d'une longue série d'orgues élaborés d'abord avec ses enfants puis avec des compagnons car le succès est au rendez-vous.

Chacun connaît la suite. Il faut juste noter que le vide laissé par Cavallé à Toulouse après 1832, s'il ne put être récupéré par Milacor, fut une belle opportunité pour Théodore Puget qui eut alors toute latitude pour mettre en œuvre son génie.

Jean Marc CICCHERO
Facteur d'orgues
13 juillet 2016

Nos remerciements à Monsieur Drosson-Puget et François Cassagnol pour leur aide efficace mais aussi à Jean Christophe Tosi et Alain Sals sans oublier les personnels des mairies de Montréal, Fanjeaux et Villasavary.